

## LIVRE IV

### PHILIPPE LE BEL — GUERRES DES ANGLAIS

1270-1483

I. Par ses vertus et par son désintéressement, saint Louis avait fait de la France le pays le plus heureux, le plus uni, le plus peuplé de la terre. Alors que la vaste succession de Frédéric II, ouverte par ses crimes aux ambitieux de toute l'Europe, livrait l'Allemagne aux interminables secousses du régime électif, saint Louis laissait à ses enfants et à ses neveux un nom vénéré, captivant la confiance et l'amour non seulement des Français, mais encore des nations les plus lointaines. Nulle part la force héréditaire de la famille chrétienne n'avait jeté de si fortes racines. Aussi la France avait-elle repris dans le monde une prépondérance incontestée, dangereux privilège, dont elle allait user pour le bien ou pour le malheur de tous. De plus, la mort sans enfants d'Alphonse de Poitiers venait de réunir définitivement à la couronne les vastes domaines des comtes de Poitiers et de Toulouse (1272). Enfin Philippe le Hardi mariait son fils aîné, Philippe le Bel, à Jeanne, l'unique héritière de la Champagne et de la Navarre. Ainsi se complétait l'unité de ce beau royaume, dont deux

siècles de croisades n'avaient pu tarir les armées, et qui semblait capable de tout entreprendre.

II. Philippe le Hardi était honnête, brave, respectueux pour la mémoire de son père, mais nullement à la hauteur du rôle qui lui était confié ; il n'avait ni le génie d'un grand homme, ni le dévouement d'un saint. Le mariage de son second fils fut malheureux : Charles de Valois épousa la fille de Charles d'Anjou ; elle lui apportait en dot l'Anjou et le Maine, mais aussi les funestes instincts et l'ambition démesurée de son père. Cet homme, déjà fatal à saint Louis, devait être le mauvais génie de ses enfants. Sa seule pensée était de faire servir à ses propres conquêtes les forces et le prestige de la France. Sot instrument de cette égoïste politique, Philippe le Hardi se laissa aller à la tentation de jouer en Espagne le rôle dominateur de Charles en Italie, et attaqua le roi d'Aragon, ennemi du pape, vieil ami des Albigeois, mais dont le véritable grief était de prétendre secrètement au trône des Deux-Siciles. Par la Navarre, patrimoine de sa

belle-fille, Philippe avait un pied au delà des Pyrénées. Une fois en Espagne, à droite de l'Aragon, s'étendait devant lui, des montagnes des Asturies au royaume de Grenade, la vaste Castille, que, de son vivant encore, Alphonse le Sage avait cédée à son fils. Ce jeune prince, on le sait, avait épousé la fille de saint Louis, et, avec l'appui de ce puissant beau-frère, Philippe se flattait de venir facilement à bout de l'Aragon, et de reporter, comme Charlemagne, la frontière française aux bords de l'Èbre. Malheureusement le prince castillan mourut à la fleur de l'âge, laissant des enfants au berceau, un frère avide et sans conscience et un père tout occupé de prétentions chimériques à l'empire d'Allemagne. Secrètement soutenu par l'Aragon, l'usurpateur Sanche détrôna son vieux père, chassa ses neveux, et fit essuyer une défaite aux Français accourus à leur secours.

III. En même temps survenait un affreux désastre en Sicile. La brutalité des Provençaux avait poussé à bout les habitants. Secrètement excités par les promesses et l'argent du roi d'Aragon, ils se soulevèrent en masse, et massacrèrent tous les Français (1282). L'explosion commença un dimanche, à la sortie des vêpres; de là le nom de Vêpres siciliennes. L'île entière se donna aux Espagnols. Vainement Charles d'Anjou essaya d'y rentrer; sa flotte ne put aborder, et il mourut peu après de chagrin et de honte, laissant en face de Naples une dynastie rivale et entreprenante, qui à la Sicile devait bientôt joindre la Sardaigne.

IV. Toujours prêt à le soutenir, Philippe le Hardi avait reporté ses armes sur l'Aragon et assiégé Pampelune. Le pape, bénissant cette entreprise comme une guerre sainte, avait excommunié le roi d'Aragon, prononcé sa déchéance et donné sa couronne au second fils du roi de France, à Charles de Valois, gendre de Charles d'Anjou. Mais il fallait exécuter la sentence. La dysenterie se mit dans l'armée française. Le roi lui-même en mourut sans avoir rien accompli, laissant ses neveux dépouillés de la Castille et son fils chassé d'Aragon. Le nouveau roi, Philippe le Bel, pressé d'en finir, continua la guerre juste

assez pour faire avec l'Espagne une paix acceptable.

V. Enfants d'un honnête homme, mais non plus d'un saint, les fils de Philippe le Hardi étaient bien déçus des vertus de leur aïeul. Quoique jeune encore, le roi Philippe le Bel (1285) était déjà plein de ruse, d'avidité, d'avarice. Non content d'avoir marié son fils à l'héritière de Franche-Comté, il profita des troubles de l'Empire pour s'emparer de la grande et commerçante ville de Lyon, et, sa convoitise croissant avec le succès, il trama de dépouiller son propre vassal le comte de Flandre.

VI. Pendant ce temps, son frère Charles de Valois, chassé d'Espagne, mais digne gendre de Charles d'Anjou, se faisait nommer vicaire du saint-siège en Italie, ne désespérait pas de s'y faire une couronne à la faveur des guerres civiles, et poussait, lui aussi, ses prétentions jusqu'à la pourpre impériale. Un de ses neveux avait hérité de la Provence et de Naples, l'autre allait recevoir du pape le trône vacant de Hongrie. Que ne fût pas devenue cette maison, si l'un de ses membres eût possédé l'Empire! L'occasion était belle. Après d'affreux malheurs, l'Allemagne cherchait une famille sous qui elle pût enfin se reposer. Rodolphe de Habsbourg, en qui elle avait espéré, venait de mourir excommunié, plus occupé d'amasser des écus et d'établir les siens en Autriche que de se dévouer aux affaires de l'Empire et de la chrétienté. Son fils, Albert d'Autriche, était détesté, pour sa cruauté et sa tyrannie, des Suisses eux-mêmes, vieux sujets de ses aïeux; après avoir excité la révolte de ces courageux montagnards et perdu les trônes de Bohême et de Hongrie, il allait périr assassiné. Où trouver mieux que la race de saint Louis? L'aveugle Charles de Valois crut tout enlever par la force, saccagea Florence, souleva l'Italie, se mit à dos le pape, et se perdit sans retour. Les peuples repoussèrent en les maudissant ces princes qui, au lieu d'une douce fraternité, ne leur promettaient qu'une unité de fer sous des mains cruelles et intéressées.

VII. Déjà la chrétienté tout entière repro-

chait à ces enfants de saint Louis, parlant toujours de croisades et ne partant jamais, la chute et la ruine des dernières colonies d'Orient. Laodicée et Tripoli venaient de tomber au pouvoir du sultan d'Égypte; Ptolémaïs, assiégée par des forces terribles, était aux abois. Abandonnée de l'Occident, désertée par le roi de Chypre, cette malheureuse ville, qui avait coûté tant de sang à Philippe-Auguste et à Richard Cœur-de-Lion, n'avait plus pour défenseurs que les chevaliers du Temple et ceux de l'Hôpital. Après une résistance héroïque et deux assauts repoussés, il fallut céder. Les habitants furent massacrés, les églises rasées, la ville détruite, et pendant que Tyr, Sidon, Beirouth ouvraient leurs portes au vainqueur, les débris des hospitaliers et des templiers vinrent tristement débarquer les uns sur les côtes de Naples, les autres sur celles de Sicile. Ainsi était tombée, sans secours, l'œuvre de Godefroi et de saint Louis, un empire qui comptait quatre-vingts villes et d'innombrables châteaux.

VIII. Pourtant c'était le moment où les Tartares, revenus à des sentiments plus doux, offraient de nouveau leur alliance contre les musulmans, et où, dépeuplant par leur émigration les cloîtres d'Occident, les frères voyageurs en Jésus-Christ, franciscains et dominicains, évangélisaient la Géorgie, la Perse, la Crimée, les plaines de la Mongolie, pénétraient jusqu'à Pékin, et fondaient quatre évêchés au cœur de la Chine. La chute des chrétientés d'Orient fut un coup mortel pour ces admirables missions, encore tout animées du feu de ce grand siècle, mais condamnées à succomber bientôt faute d'apôtres. Tout ce qui faisait naguère l'orgueil et la joie des cœurs généreux penchait vers un commun déclin. Si la fleur était fanée, à qui s'en prendre, sinon à la tige corrompue qui la portait, aux princes dégénérés, au clergé sans vertus, aux seigneurs avides, qui gouvernaient la France et qui dominaient le monde?

IX. Tout à coup avait surgi un espoir inattendu. Après un interrègne de vingt-sept mois, le saint-siège, auparavant occupé par des pontifes sans énergie, venait d'échoir à

un vénérable ermite, ayant le renom d'un saint, à Célestin V, fondateur de l'ordre des célestins. Ce qui restait de cœurs patriotiques et vertueux salua cet avènement avec allégresse. Un franciscain, de ceux qui gardaient encore l'esprit primitif d'amour et de pauvreté, le frère Jacques de Todi, se fit l'interprète de tous, et en vers chaleureux annonça au nouveau pape ce qu'on attendait de lui, la réforme de l'Église et des ordres religieux, la liberté de l'Italie, la restauration de l'Empire et la reprise des croisades. L'espoir ne fut pas long: effrayé du fardeau, Célestin ne se sentit pas les épaules assez fortes ni la main assez sûre. Il reprit sa robe d'ermite, et un ami des Français, l'ambitieux Boniface VIII, lui succéda, accusé publiquement de l'avoir fait abdiquer.

X. Le nouveau pape mit de côté les projets de son prédécesseur. Plus de réforme de la cour de Rome ni des ordres religieux; plus de croisades pour délivrer la Terre-Sainte. Tout dans l'Église reprit la pente d'une triste et facile décadence. Actif seulement en politique, Boniface VIII ne s'agitait que pour enlever la Sicile aux Aragonais et la rendre aux petits-fils de Charles d'Anjou, auxquels il donnait aussi la couronne de Hongrie. L'indignation déborda du cœur de frère Jacques. Aux chants d'espérance succédèrent des chants de colère. Il fut pris, jeté en prison, et y resta jusqu'à la mort de l'impitoyable pontife.

XI. Pendant qu'en Italie le parti français relevait ainsi la tête, redoublait la tyrannie, et forçait les cœurs honnêtes à invoquer l'appui de l'Allemagne ou de l'Aragon, les envahissements de Philippe le Bel en Flandre liguèrent contre lui l'Empereur et le roi d'Angleterre. Avec son habileté ordinaire, Philippe le Bel battit séparément ses ennemis, s'empara de Bruges, promit tout ce que l'on voulut; puis, la paix faite, il attira dans ses filets le comte de Flandre, Gui de Dampierre, le jeta en prison à la tour du Louvre, et déclara ses États réunis à la France. Dans cet audacieux attentat, il comptait sur l'appui moral du saint-siège, qu'il regardait comme acquis à sa famille; car la liberté du plus-

grand vassal, comme celle de la moindre commune, était alors sous la protection de l'Église, et, si jadis Philippe-Auguste avait pu confisquer la Normandie, c'était sur un vassal excommunié, l'impie Jean Sans-Terre.

XII. Mais ce pape dévoué, dont le roi usait en toutes circonstances comme d'un instrument et d'un serviteur, lui fit tout à coup défaut. Il faut dire que Philippe ne le ménageait guère, et que, depuis son avènement, il cherchait tous les moyens possibles d'étendre sa juridiction et ses revenus aux dépens de la justice et des biens de l'Église. Il n'y était que trop encouragé par les nobles, de père en fils jaloux du clergé, gardiens infidèles des libertés du pays, prêts à sacrifier leur propre avenir à d'aveugles rancunes. De plus il était excité par deux classes nouvelles, que l'étude du droit romain et les progrès du commerce venaient de mettre en évidence, les légistes et les financiers, liés par une égale antipathie contre l'Église. Les légistes, fils de bourgeois, d'autant plus arrogants qu'ils sortaient de plus bas, drapés dans leur toge romaine et dans leur petite science, ne songeaient qu'à faire du roi un empereur du Bas-Empire. Ils réclamaient l'omnipotence royale et la domination du clergé, comme Barberousse et Frédéric II, au nom sacré du droit et de la justice. Au nom de l'intérêt parlaient les juifs, longtemps seuls possesseurs des secrets de l'usure, toujours frappés d'impôts, mais toujours riches, souvent chassés du royaume et en même temps possédant l'oreille des grands et des rois, dont ils servaient et flattaient la cupidité. A leur école s'étaient formés d'abord les banquiers florentins et lombards, également célèbres par leurs gains monstrueux, puis quelques Français, encore peu nombreux, mais dignes de leurs maîtres par la science de l'usure et de la fausse monnaie, désireux de se venger de l'Église qui les proscrivait, et de confisquer à leur tour les biens que l'économie et une longue possession consacraient en d'autres mains. Sous cette double influence, Philippe le Bel passa bientôt d'une politique astucieuse à un despotisme violent, cruel,

avide, honteux, et à d'incroyables excès.

XIII. Il commença par fortifier le parlement ou cour de justice instituée par saint Louis. Il en fit sortir tous les ecclésiastiques, et les remplaça, non par des nobles, trop fiers pour le servir, mais par des sables et serviles bourgeois. Il rendit leurs séances régulières, et ne s'occupa qu'à étendre leur autorité non seulement dans ses domaines, mais dans ceux de ses vassaux. A l'exemple de ses juges royaux, il força tous les ecclésiastiques d'avoir dans leurs terres des juges laïques, en attendant qu'il pût y envoyer les siens. Passant au temporel, il frappa un impôt sur les donations faites aux églises, mit la main sur les bénéfices vacants, prit les régales de Laon, de Poitiers et de Reims, et, comme réponse aux avertissements du pape, accueillit ses ennemis mortels, les Colonna, exilés des États romains pour leurs violences et leurs brigandages.

XIV. Obsédé des exigences des Français, Boniface VIII pensa s'être assez acquitté envers eux, et, s'il leur devait la tiare, il ne crut pas juste de leur immoler jusqu'au bout ses devoirs et sa conscience. Il eut le courage, trop rare pour qui a mal commencé, de rompre avec ses complices et de vouloir bien finir. Il se souvint qu'avant d'être l'ami des ingrats qui abusaient de ses bienfaits, il était leur père et leur pontife, le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Le siècle s'achevait, et, faisant appel à celui qui allait s'ouvrir, Boniface VIII, attristé, mais encore fier et puissant, convoqua solennellement à Rome les pèlerins du monde entier : indulgence plénière à quiconque viendrait à ce premier jubilé. Il y avait bien près de mille ans qu'avec Constantin l'Église avait inauguré son triomphe, et que ses saints, haïs, persécutés, mais toujours vainqueurs, gouvernaient le monde et tenaient tête aux princes, aux sages, aux riches, conjurés. Il fallait se hâter de se réjouir à la veille des jours de deuil, et trois cent mille pèlerins, répondant à ce grand appel, vinrent des quatre coins de l'horizon protester de l'unité de leur foi et de leur respect pour le successeur de saint Pierre (1300).

XV. Le plus illustre était un poète florentin, Dante, naguère étudiant à l'université de Paris, qui, outré des maux de l'Église, de la corruption et des souffrances du monde, se faisait l'écho de l'indignation générale. Comme bien d'autres, il avait nourri l'espoir de voir les peuples chrétiens unis non seulement par une même foi, mais sous un même souverain, et, dans son livre *de la Monarchie*, il avait rêvé l'harmonie de tous les pouvoirs et de toutes les facultés de l'homme. Mais les violences de Charles d'Anjou et de Charles de Valois l'avaient aigri. Rejeté dans le parti allemand ou gibelin, il était à la veille d'être exilé de sa chère patrie, et, avec le frère Jacques, alors captif au milieu de l'allégresse générale, il allait être une des plus nobles victimes de l'amour de la patrie. A la vue de la corruption de Rome complice de la cruauté des Français, il conçut le plan d'un livre vengeur, où, plaçant dans une autre vie l'unité, qui ne se pouvait réaliser ici-bas, il mettrait sous le coup de la justice divine les papes simoniaques, les rois impies et tous ceux qui avaient brisé les plans de Dieu; dans un lieu d'expiation ceux qui, moins mauvais, avaient eu des instincts généreux et de pardonnables faiblesses; enfin dans l'empire pacifique et immuable du ciel les cœurs magnanimes, généreux, qui avaient poursuivi comme lui les nobles destinées de l'humanité.

XVI. Or, pendant qu'il trempait sa plume pour cette œuvre immortelle de son exil, les fêtes du jubilé faisaient place à de lugubres jours, et l'unité du monde chrétien, que Boniface VIII avait essayé de continuer aux mains des enfants de saint Louis, se brisait en un affreux désastre. Poussé à bout, le pape demanda la liberté du comte de Flandre, l'exécution de la croisade promise, la restitution des biens des églises; il nomma directement un homme dévoué à l'évêché de Pamiers, et l'envoya à Paris, chargé de ses plaintes et de ses reproches. Philippe le Bel le fit enlever sur la route, comme traître à son autorité, mit ses serviteurs à la torture, et somma le pape de le dégrader pour pouvoir le mettre à mort. Vainement Boniface réclame le prisonnier, et convoque à Rome

pour le juger tout le clergé français. Le roi fait brûler en place publique la bulle du souverain pontife, saisit les biens de quelques prélats qui ont eu le courage de passer les Alpes, et, pour répondre à cette convocation ainsi qu'au jubilé de l'an 1300, il assemble à Paris, sous le nom pompeux d'états généraux, les députés du clergé, de la noblesse et des bonnes villes (1302). Gardien de la liberté des consciences, le clergé trahit le premier sa mission, et donne l'exemple d'une lâcheté qui lui méritera une longue servitude. Au lieu de soutenir son chef et ses évêques persécutés, il hésite; d'un côté, il cherche à apaiser le roi; de l'autre, il écrit au pape pour s'excuser de n'avoir pu se rendre à Rome. Les nobles, soutiens aveugles de la tyrannie royale, s'abandonnent à leurs vieilles rancunes contre l'Église, s'élèvent contre les abus, et réclament la collation des bénéfices; enfin, trop flattés d'être consultés par le roi, les bourgeois signent contre le pape des lettres toutes préparées. C'est en vain qu'on voudrait voir dans cet appel à l'opinion du pays un premier essai de liberté politique. En attaquant l'autorité spirituelle, base de l'ordre moral, foyer de l'indépendance des âmes, la liberté prononçait, au contraire, son propre arrêt de mort. Viciés à leur origine, les états généraux débutaient en consacrant le principe de tout despotisme, c'est-à-dire l'omnipotence de la force brutale.

XVII. Excommunié, mais d'autant plus irrité, Philippe le Bel convoque un concile national, trop docile instrument de ses violences, accuse le pape de simonie, d'hérésie, de sorcellerie, des crimes les plus absurdes et les plus affreux, et chasse de France les prêtres ou les religieux qui refusent leur adhésion (1303). Puis, avec cette rage que donne la conscience du crime, il envoie en Italie, avec mission de tout oser, le chef de bandits Colonna et le légiste Nogaret, petits-fils d'un Albigeois. Ils achètent pour dix mille florins un capitaine italien, et avec trois cents cavaliers entrent à Anagni, où résidait Boniface VIII, aux cris de : « Vive le roi ! Mort au pape ! » Boniface VIII avait quatre-vingt-six ans. Trahi par le peuple d'Anagni, qui se